

La peste dans la littérature et le langage

Yves Pirson

Dans le n°139 de Louvain Medical d'octobre dernier (1), Jean-Claude Debongnie a remarquablement synthétisé l'histoire des grandes épidémies. Il a donné à juste titre la première place à la peste. Si la maladie a bien dit son dernier mot en Europe depuis plus de trois siècles, elle n'a pas pour autant disparu de la planète. Qui plus est, on ne pourra pas, comme la variole, l'éradiquer de notre terre. Tout simplement parce qu'il est impossible de se débarrasser autant des rongeurs sauvages qui en sont le réservoir que des nombreuses espèces de puces qui en sont le vecteur, ainsi que du bacille pesteux lui-même, qui est capable de survivre longtemps, terré dans les sols. Le foyer asiatique primordial existe d'ailleurs toujours : en juillet dernier, un jeune berger de Mongolie est décédé de la peste qu'il avait contractée en mangeant de la viande de marmotte. On sait par ailleurs que la maladie sévit toujours en petits foyers épisodiques en Afrique Centrale.

Chez nous, le souvenir du fléau reste bien présent dans la littérature francophone ainsi que dans notre vocabulaire. Il m'a paru intéressant d'en faire l'objet de cet article.

Albert Camus, Marguerite Yourcenar et Jean de la Fontaine

Qui n'a pas frémi d'horreur en lisant « La peste » de Camus ?

Le roman s'ouvre par la description macabre d'une rue transformée en cimetière de rats infestés : « Le nombre de rongeurs ramassés allait croissant et la récolte était tous les jours plus abondante. Dès le quatrième jour, les rats commencèrent à sortir pour mourir en groupes. Des réduits, des sous-sols, des caves, des égouts, ils montaient en longues files titubantes pour venir vaciller à la lumière, tourner sur eux-mêmes et mourir près des humains. »

Plus loin, l'auteur brosse un tableau saisissant de la peste à travers les âges : « Athènes empestée et désertée par les oiseaux, les villes chinoises remplies d'agonisants silencieux, les bagnards de Marseille empilant dans des trous les corps dégoulinants, la construction en Provence du grand mur qui devait arrêter le vent furieux de la peste, Jaffa et ses hideux mendiants (cf le tableau terrible du baron Gros « Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa le 11 mars 1799 » au musée du Louvre, visible sur le web)...les malades tirés avec des crochets, le carnaval des médecins masqués pendant la peste noire. »

Dans l'« Œuvre au Noir », M. Yourcenar décrit magistralement l'arrivée du fléau à Cologne en 1540 :

« La peste, venue d'Orient, entra en Allemagne par la Bohême. Elle voyageait sans se presser, au bruit des cloches, comme une impératrice. Penchée sur le verre du buveur, soufflant la chandelle du savant assis parmi ses livres, servant la messe du prêtre, cachée comme une puce sous la chemise des filles de joie, la peste apportait à la vie de tous un élément d'insolente égalité, un âcre et dangereux ferment d'aventure. Le glas répandait dans l'air une insistante rumeur de fête noire. »

L'autrice évoque ensuite le quotidien du protagoniste, qui n'a d'autre ressource que de se confiner (tiens, tiens...) : « Martin se barricada dans son cabinet comme il l'eût fait contre un voleur. A l'en croire, la meilleure prophylaxie consistait à boire modérément du « Johannisberg » de bonne date, à éviter les filles et les compagnons de chopos, à ne pas renifler l'odeur des rues, et surtout à ne pas s'informer du nombre de morts. »

Mais bien sûr, celui qui nous a familiarisés avec la peste sur les bancs de l'école, c'est ce bon Jean de la Fontaine :

« Un mal qui répand la terreur,

Mal que le Ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre

La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,

Faisait aux animaux la guerre.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. »

On se souviendra que l'hypocrite lion, ayant « tenu conseil » décréta que « selon toute justice, le plus coupable périsse »... et que, au terme de la comparution des uns et des autres, l'assemblée se trouva un bouc émissaire en criant : « Haro sur le Baudet » - lequel n'avait commis qu'une peccadille par rapport aux autres animaux-, le fabuliste concluant - la maxime est toujours d'actualité - :

« Selon que vous serez puissant ou misérable

Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir. »

La peste dans nos mots (2)

Apparu au XVème siècle dans notre langue, à une époque où le diagnostic des maladies reste pour le moins approximatif, le mot *peste* (du latin *pestis*, fléau) désigne des maladies épidémiques graves entraînant un danger de mort. Si le prototype en est bien la fameuse peste noire de 1348 - incontestablement causée par *Yersinia pestis* – des maladies contagieuses dues à d'autres agents infectieux ont été abusivement qualifiées de peste comme J-CI Debongnie nous l'a

rappelé (1). L'épouvante générée par ces épidémies a laissé des traces vivaces dans notre langage.

C'est peut-être dans certaines expressions que le mot est le plus souvent utilisé aujourd'hui :

on fuit quelqu'un « comme la peste » (surtout si c'est « une petite peste »...). Le sens figuré a fait florès : on dira p.ex. que, dans tel pays, la corruption est « la peste » du régime. Et nos parents se souviennent que six siècles après la peste noire, notre pays s'est trouvé sous la botte de la « peste brune ». Laquelle des deux fut-elle la pire ? Difficile, me répondez-vous, de « choisir entre la peste et le choléra », autre maladie redoutable dans notre histoire (1).

Six autres mots dérivent du substantif peste : *pestiféré*, *pester*, *empester*, *pestilence*, *pestilentiel* et enfin (le très couru aujourd'hui) *pesticide*. Si quelqu'un vous « fuit comme la peste », vous pourriez vous demander s'il vous « prend pour un pestiféré » et vous auriez en retour de quoi « pester contre lui » !

Avec la signification qu'on lui prête aujourd'hui, le verbe *empester* a probablement été forgé du temps où l'on croyait encore que la peste se propageait par les « miasmes » de l'air, lesquels étaient souvent nauséabonds. Cette notion de corruption se retrouve, au sens figuré, lorsque, p.ex., les déclarations publiques outrancières d'un Président, amplifiées par les réseaux dits sociaux, « empestent » le climat politique d'une grande nation.

Mot du très vieux français, curieusement apparu avant *peste*, une *pestilence* est, soit une odeur infecte, soit une maladie épidémique indéterminée. Dans les écrits du Moyen-Âge on le retrouve plus souvent au sens figuré, désignant une tentation de péché ou une publication hérétique (une chaire *pestilentielle*). Au

XVII^{ème} siècle, on va accuser Luther de répandre une doctrine « *pestilencieuse* ». Ce dernier adjectif n'est plus fort utilisé de nos jours tandis que *pestilentiel* qualifie essentiellement une odeur.

Quant à *pesticide*, c'est l'aventure d'un mot français travesti par l'anglais (3). L'exemple le plus connu de ce type de transformation est le mot *flirter* : du français « conter *fleurette* », l'anglais a fait *flirt*, qui nous est revenu avec le néologisme *flirter* que notre langue a naturalisé. Idem pour *pesticide*, dont le suffixe ne fait toutefois pas forcément deviner le passage par l'anglais. Et pourtant... : en adoptant le mot « *pest* » vers le XVI^{ème} siècle, les Anglais en avaient d'emblée altéré le sens en nommant ainsi une plante, un insecte ou un parasite nocifs. Lorsqu'il s'est agi, au XX^{ème} siècle de donner un nom générique aux substances chimiques capables de tuer de petits organismes vivants nuisibles, l'anglais a logiquement assemblé le mot *pesticide* en accolant *pest* et *-cide*, du latin *caedere* (abattre, tuer). Mot que le français a ensuite malencontreusement intégré tel quel dans ce sens. Sauf que chacun s'est un jour demandé pourquoi insecticides, herbicides et autres fongicides sont, dans notre langue, une variété de pesticides... Maintenant, vous savez !

Références

1. Debongnie JC. Les épidémies, une histoire sans fin ? Lv Med 2020 ; 139 : 490-4.
2. Vitaux J. Histoire de la Peste. Ed. Puf, Paris, 2010
3. Walter H. L'aventure des mots français venus d'ailleurs. Ed. R.Laffont Paris, 1997